

106. 2. 14.

# LE BOURGEOIS

## DE REIMS,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

PAROLES DE MM. MÉNISSIER ET DE SAINT-GEORGES,

MUSIQUE DE M. FÉTIS;

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE LE  
7 JUIN 1825, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,

A L'OCCASION DU SACRE DE S. M. CHARLES X.

DÉDIÉ A M. LE DUC D'AUMONT,

PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI.

Je suis sujet du Prince et Roi dans ma famille.  
M. ÉTIENNE, (*l'Intrigant.*)

---

Price : 2 fr.

---

PARIS,

BOUQUIN DE LA SOUCHE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 3.

1825

131884-B

# PERSONNAGES.

FRANÇOIS I <sup>er</sup> .	M. LEMONNIER.
CLÉMENT MAROT, son ami, célèbre poète du temps.	M. LAFEUILLADE.
MAITRE MARCEL, bourgeois de Reims.	M. HUET.
M <sup>e</sup> MARCEL, sa femme.	M <sup>e</sup> BELMONT.
MARGUERITE, leur fille.	M <sup>e</sup> CASIMIR.
DURANÇON, 2 <sup>e</sup> échevin de la ville.	M. VIZENTINI.
LUDOVIC, son fils, amant de Marguerite.	M. DUVERNOIS.
UN PAGE.	M <sup>lle</sup> MILLER.
PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES de la suite de François I <sup>er</sup> .	

La scène est à Reims, chez Marcel, en janvier 1515.

---

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

*Paris, le mai 1825.*

Par ordre de Son Excellence,  
*Le Chef du Bureau des Théâtres,*

*Signé, COUPART.*

A MONSIEUR

Le Duc d'Humont,

Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi.

Monsieur le Duc,

*Obtenir un succès en célébrant une époque  
si chère à tous les Français, doit combler  
de joie notre cœur, mais combien plus attacherons-nous de prix à notre ouvrage, en*

le voyant placé sous la protection d'un nom  
aussi respectable & aussi illustre que le vôtre.

Daignez donc, Monsieur le Duc,  
accepter un hommage qui vous sera naturel-  
lement adressé toutes les fois qu'il sera  
question d'honneur et de loyauté.

Nous avons l'honneur d'être, avec le  
plus profond respect,

Monsieur le Duc,

Vos très-humbles & très-obeissans serviteurs,

Ménilsiev et de Saint-Georges.

# LE BOURGEOIS DE REIMS.

---

Le théâtre représente un vaste salon gothique richement orné ; fenêtres en ogives ; une porte au fond ; deux sur les côtés ; une montre-horloge sur la cheminée ; des meubles antiques.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

M<sup>me</sup> MARCEL, assise à gauche et travaillant aux habits de sa fille ; MARGUERITE à droite, finissant de broder en or une bannière pour le couronnement ; LUDOVIC derrière sa chaise.

TRIO.

*Ensemble.*

M<sup>me</sup> MARCEL.

ALLONS, travaillons sans relâche,  
Ma fille m'anime en ce jour ;  
Pour elle, en remplissant ma tâche,  
Je vais lui prouver mon amour.

MARGUERITE.

Allons, travaillons sans relâche,  
Notre Roi m'anime en ce jour ;  
En remplissant pour lui ma tâche,  
Je vais lui prouver mon amour.

## LE BOURGEOIS DE REIMS.

LUDOVIC.

Allons, travaillez sans relâche ;  
C'est demain pour nous le grand jour ;  
J'aime Marguerite, et ma tâche  
Est de lui prouver mon amour.

M<sup>me</sup> MARCEL, à sa fille.

Vois ta robe de mariage ;  
Ma chère enfant,  
Que c'est brillant !

MARGUERITE.

Ma mère, voyez mon ouvrage ;  
Cet ornement  
Sera charmant !

LUDOVIC.

Vous occuper d'un autre ouvrage !  
Quand demain l'hymen nous engage,  
Pouvez-vous perdre ainsi le temps ?

MARGUERITE.

Que dit-il ? Pour un prince aimable,  
Quand on occupe ses instans,  
On ne perd jamais son temps ;  
Fi ! monsieur, c'est abominable !

M<sup>me</sup> MARCEL.

Ma fille a raison, sur ma foi !

LUDOVIC.

Marguerite, écoutez-moi.

MARGUERITE.

Non, non, monsieur, laissez-moi.

M<sup>me</sup> MARCEL.

Allons, sois raisonnable,  
Il se repent de bonne foi.

LUDOVIC.

Ma chère amie, écoutez-moi.

MARGUERITE.

Non, non, monsieur, laissez-moi.

LES DEUX AMANS.

C'est affreux ! c'est abominable !  
Parce que le prince est aimable,  
Elle se fâche }  
Monsieur se fâche } contre moi.

M<sup>me</sup> MARCEL.

Parce que le prince est aimable,  
Ils font un bruit épouvantable :  
Tous deux m'amusez, sur ma foi!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL.

D'où vient donc ce courroux extrême ?  
Quoi ! tous les deux ? y songez-vous ?  
Lorsque bientôt un roi qu'on aime  
Va paraître au milieu de nous.

MARGUERITE.

C'est lui qui me querelle.

LUDOVIC.

Eh ! non, vraiment, c'est elle.

MARCEL, M<sup>me</sup> MARCEL.

Ne criez pas si fort !

MARGUERITE.

Plus d'hymen, si l'on me querelle.

LUDOVIC.

Non..... non..... c'est moi qui seul ai tort.  
Ah ! Marguerite, douce amie,  
Pardonne-moi, je t'en supplie !

MARCEL, M<sup>me</sup> MARCEL.

Tu vois qu'il reconnaît son tort.

MARGUERITE, *tendrement*.

Vous reconnaissez votre tort ?

*Ensemble.*M<sup>me</sup> MARCEL, MARGUERITE.

Allons, travaillons sans relâche, etc., etc.

LUDOVIC.

Allons, travaillons sans relâche, etc., etc.

MARCEL.

Allons, travaillez sans relâche,  
C'est demain pour vous le grand jour ;  
Tous deux je vous aime, et ma tâche  
Est de vous prouver mon amour.

MARCEL.

Ah ! ça, maintenant que vous voilà raccoinmodés, voyons pourquoi vous querelliez-vous ?

MARGUERITE.

C'est monsieur Ludovic qui trouvait mauvais qu'au lieu de m'occuper de ma robe de noce, je brodasse cette bannière pour le couronnement de notre roi.

MARCEL, à *Ludovic*.

Mais, tu ne sais donc pas que tout ce que je possède, que la riche dot que tu vas toucher, tout cela est l'ouvrage de ce François I<sup>er</sup> qui règne aujourd'hui sur nous ?

LUDOVIC.

Bah ! comment donc cela ?

MARCEL.

Eh bien ! oui... c'était du vivant de notre bon Roi Louis XII, il y a trois ans... lors de mon grand procès avec le fisc... mon droit était clair... mais ils me disaient tous que le roi seul pouvait décider ça. Je fis rédiger à la hâte un mémoire, et je me dis à moi-même : Louis XII est le père du peuple ; je suis un de ses enfans ; je n'ai donc qu'à aller frapper chez lui... et il me recevra... Mais, bah ! voilà qu'en arrivant au Louvre, je me trouve nez à nez avec de grands estafiers qui me mettent poliment à la porte de la maison paternelle.

LUDOVIC.

On ne voulut pas vous laisser entrer ? ah ! si le roi l'avait su !

MARCEL.

C'est ce que je me disais en me désolant dans la cour ; j'allais m'en retourner à Reims, quand, à point, un jeune cavalier, qui avait l'air d'un bon vivant, m'aborde en m'interrogeant. Je lui présente mon mémoire ; il le lit. Je lui demande comment il s'appelle ; il me dit qu'il avait nom Clément Marot ; qu'il était l'ami intime du comte d'Angoulême, neveu du roi, et qu'il allait remettre mon mémoire au comte, qui trouverait bien moyen de le faire lire à son oncle. Certainement, c'était très-honnête de la part de ce monsieur, qui ne me connaissait pas.

M<sup>me</sup> MARCEL.

Je croyais que tu lui avais dit d'abord que tu étais propriétaire des meilleurs vins de Champagne ?

MARCEL.

Ah ! oui... c'est peut-être un peu le champagne qui l'aura déterminé... d'autant que je me suis aperçu plus tard qu'il l'aimait beaucoup. Tant y a que le lendemain il me rapporta mon mémoire avec un laissez-passer du comte d'Angoulême... Je vois encore sa signature... des lettres longues comme ça. J'obtins alors tout ce que je voulais, et depuis ce moment, je sens que je donnerais ma vie pour lui.

LUDOVIC.

C'est juste.

MARCEL.

Ah ! ça, dis-moi donc, Ludovic, est-ce que M. le second échevin, ton père, a reçu quelque nouvelle?... Il a l'air plus mystérieux et plus important qu'à l'ordinaire.

LUDOVIC.

Je ne crois pas.

MARCEL.

Ça m'a inquiété toute la nuit... avec ça que j'ai la plus grande confiance en l'ami Durançon ; il ne parle pas beaucoup ; il n'achève pas ses phrases, et cependant je le comprends tout de suite. N'oublions pas qu'il nous attend chez le garde-notes pour que je m'explique sur la dot. (*Revenant à sa femme.*) A propos... dis donc, notre femme, fais soigner le repas, nous aurons deux convives de plus.

M<sup>me</sup> MARCEL.

Qui donc ?

MARCEL.

D'abord, notre ami Clément Marot, qui, n'ayant pu trouver de logement dans la ville, m'a demandé l'hospitalité ; puis un de ses amis... Ah ! ça, ne va pas faire la mine ; songe que c'est sans doute quelque grand seigneur.

M<sup>me</sup> MARCEL.

L'ami d'un poète !

MARCEL.

Oh ! c'est que celui-là n'est pas un poète comme un autre : je l'ai bien vu le jour où, en m'apportant ce laissez-passer, il m'emmena déjeuner chez lui avec les grands seigneurs... Comme ils étaient aimables, et comme ils buvaient mon champagne !... Allons, allons, ma femme, va tout ordonner.

M<sup>me</sup> MARCEL.

Il faut convenir que M. Marot est sans façon.

MARCEL.

Viens-tu, Ludovic ?

LUDOVIC, *quittant Marguerite.*

Me voilà... Vous ne m'en voulez plus, Marguerite ?

MARGUERITE.

Non, mon ami.

## SCÈNE III.

MARGUERITE, *seule.*

Ce cher Ludovic !... comme il me regardait en s'en allant ; comme il paraissait fâché... repentant de m'avoir fait des reproches !... Je lui pardonne bien d'être un peu jaloux ; il dit qu'il ne peut pas m'aimer sans cela ; et au fait, si c'est nécessaire à son bonheur !...

## RONDEAU.

Dans cette vie,  
 La jalousie  
 Nous contrarie  
 Assez souvent ;  
 Mais une amie  
 Toujours l'oublie,  
 Quand on l'en prie  
 Bien tendrement.  
 Légères querelles  
 Causent bien des tourmens ;  
 Mais viennent, ap ès elles,

Doux raccommodemens.

Ah ! pauvres amans !

Dans cette vie , etc.

Dans notre ménage ,

Parfois un nuage

Nous affligera ;

Mais notre tendresse ,

Chassant la tristesse ,

Nous consolera ;

Et mon cœur dira :

Dans cette vie , etc.

## SCÈNE IV.

MARGUERITE , CLÉMENT MAROT , LE ROI.

MARGUERITE.

Que vois-je ? M. Clément Marot ? (*Allant à lui joyeusement.*) Nous vous attendons tous avec une impatience !

CLÉMENT , *bas au Roi.*

Vous conviendrez , Sire , que vous n'avez jamais eu au Louvre une réception plus aimable.

LE ROI , *bas à Clément.*

Ni faite par une plus jolie femme.

CLÉMENT.

Eh ! tenez .... c'est de cette jolie enfant que j'ai dit :

« A la belle Marguerite ,

« Fleur d'élite ,

« Je lui donne aussi grand heur

« Que sa grâce et sa candeur

« Le mérite. »

Eh bien , Marguerite , comment se porte mon ami Marcel ?

MARGUERITE.

Votre ami..... Ah ! monsieur Clément , vous êtes bien bon ; un grand seigneur comme vous.....

CLÉMENT , *lui prenant la main.*

Je le serais , mon enfant , que les nobles qualités de votre

père (*A part.*) et son vin de Champagne (*Haut.*) rapprocheraient entre nous la distance.... Mais je suis poète.... simple poète, et le blason ne parlera jamais de mes titres.

LE ROI, *riant.*

Chaque jour pourtant vous en acquérez de nouveaux.

CLÉMENT, *riant, au Roi.*

François! vous êtes un flatteur?

MARGUERITE, *vivement.*

Ah! monsieur s'appelle François?

CLÉMENT, *riant.*

Oui, ma chère Marguerite, j'espère que mon ami François sera reçu ici comme moi-même.

MARGUERITE.

Vous pouvez en être bien sûr.... par mon père, par ma mère... et par moi aussi.

LE ROI, *à Marguerite.*

Ce dernier accueil ne me sera pas le moins cher.... charmante damoiselle.... Mais quand les grâces reçoivent si bien l'amitié.... je tremble que l'amour ne veuille être de la partie.

CLÉMENT, *bas au Roi.*

Charmant compliment, Sire! j'en ferai un virelai.

MARGUERITE, *à part.*

Il est fort aimable, ce M. François. (*Haut.*) Messieurs, je vous demande pardon de vous quitter; je vais vous annoncer à ma mère. (*Elle sort en les saluant.*)

## SCÈNE V.

LE ROI, CLÉMENT MAROT.

LE ROI, *regardant sortir Marguerite.*

Vive Dieu! on n'est pas plus jolie! Que de grâce! de candeur! et quels yeux!

CLÉMENT.

Sire, ce n'est pas sans doute pour courtiser les jolies filles de Reims, qu'après avoir laissé votre suite à la dernière halte.... accompagné de quelques seigneurs que vous honorez de votre confiance, et de moi, que vous daignez appeler votre ami....

LE ROI, *l'interrompant.*

Je me suis rendu secrètement avec toi chez maître Marcel, n'est-ce pas? Comme nos courtisans vont être étonnés de ma nouvelle absence!.... dans ce moment surtout, deux jours avant le couronnement.

CLÉMENT.

Ils n'en seront pas inquiets, vous les y avez habitués.... La beauté a eu si souvent le privilège.....

LE ROI, *riant.*

J'en conviens. (*D'un air sérieux.*) Il s'agit aujourd'hui d'une affaire bien plus importante.

CLÉMENT, *très-surpris.*

Veuillez m'expliquer....

LE ROI.

Te rappelles-tu qu'il y a trois ans.... tu vins un jour me supplier de m'intéresser à l'affaire d'un bon bourgeois de Reims nommé Marcel, dont tu avais fait la connaissance dans la cour du Louvre?

CLÉMENT.

Quoi! Sire, vous vous souvenez encore....

LE ROI, *vivement.*

Si je me souviens du seul service que j'aie peut-être pu rendre alors à un Français!... Non, certes, je ne l'ai pas oublié!... Je fis parler cet honnête homme au Roi... On lui rendit justice, et tu m'apportas de sa part cette lettre singulière et touchante; écoute :

« Monseigneur, je serais bien allé chez vous pour vous remercier du service que vous m'avez rendu... Mais les ven-

« danges me forçant à retourner de suite en Champagne, je  
 « ne puis le faire que par écrit. Cependant, comme je vous  
 « dois une honnêteté, si jamais, par la grâce de Dieu, vos  
 « affaires vous appellent à Reims, je vous prie de ne pas  
 « oublier que je vous attends, sans façon, à dîner. Il y aura  
 « du bon vin. MARCEL.

« *Post-scriptum.* Nous nous mettons à table à onze heures  
 « précises.

CLÉMENT, *riant.*

J'entends : c'est pour cela que nous sommes venus ici.

LE ROI.

Justement.

CLÉMENT.

Il vous a traité en ami.

LE ROI.

En ami ! c'est bien ce qui m'enchanté... Croirais-tu, Clément, que cette lettre m'a fait concevoir les plus douces espérances pour l'avenir?... Voilà, me disais-je, comme je voudrais que tous les Français m'écrivissent quand je régnerai sur eux.... Va, ce simple billet m'a consolé déjà de bien des chagrins... Lorsque Louis XII me parlait quelquefois avec sévérité... quand il disait de moi devant ses courtisans : « Nous avons beau faire, ce grand garçon-là gâtera tout, » je regardais la lettre de Marcel ; je songeais que j'étais appelé à rendre tout un peuple heureux, et je me consolais de la sévérité du Roi, en pensant qu'un jour je saurais mériter comme lui l'amour de mes sujets.

CLÉMENT.

Ne le possédez-vous pas ?

LE ROI.

S'il faut le dire, en prenant, pour venir chez Marcel, le prétexte de son invitation... j'avais un autre projet, celui de connaître, grâce à lui, l'esprit de mes bons bourgeois, de cette classe intéressante pour un roi qui veut régner en père... Il me semble que je ne pouvais mieux m'adresser.

CLÉMENT.

Et Votre Majesté ne s'est pas trompée.

*DUO.*

CLÉMENT.

Cet amour, fruit de la bonté,  
De nos rois formant l'héritage,  
Sire, de Votre Majesté  
N'est-il pas aussi le partage?

LE ROI.

Je sens bien, malgré ton langage,  
Qu'il n'est pas encor mérité.

CLÉMENT.

Ah! dans son espérance,  
Sire, toute la France  
Fixe les yeux sur vous.

LE ROI.

Je veux, avec constance,  
Remplir envers la France  
Les devoirs les plus doux.  
Ah! pour qu'un jour la gloire  
Au temple de mémoire  
Incrive le nom de ton roi,  
Mon cher Clément, écoute-moi:  
Je veux, une fois sur le trône,  
A l'honneur consacrant mes jours,  
Des arts, ainsi que des amours,  
Tenir l'éclat de ma couronne.  
Accourez tous, guerriers vaillans,  
A la voix de votre patrie;  
Venez d'une mère chérie  
Vous montrer les dignes enfans.  
Tout au bonheur de notre France,  
Votre prince veut à jamais  
Porter au dehors sa puissance,  
Et dans son sein fixer la paix.

*Ensemble.*

Je veux, une fois sur le trône, etc.

CLÉMENT.

Il faut, une fois sur le trône,

## LE BOURGEOIS DE REIMS.

A l'honneur consacrant vos jours,  
Des arts, ainsi que des amours,  
Tenir l'éclat de la couronne.

LE ROI.

Et vous, beautés à l'œil si tendre,  
Venez vous ranger près de moi!  
Que je puisse enfin vous entendre,  
Auteurs, orgueil de votre roi!  
De moi recevant votre lustre,  
Faites que l'univers entier  
Rappelle, après un siècle illustre,  
Le siècle de François premier.

*Ensemble.*

{ Je veux, une fois sur le trône, etc.  
{ Il faut, une fois sur le trône, etc.

CLÉMENT.

A vos accents, je vois déjà  
Venir les enfans du génie;  
Bientôt la science endormie,  
Grâce à vous, se réveillera,  
Pour illustrer notre patrie.

LE ROI.

Quel tableau je vois en ce jour!

CLÉMENT.

Ainsi, de la France embellie  
Vous aurez mérité l'amour.

*Ensemble.*

{ Je veux, une fois sur le trône, etc.  
{ Il faut, une fois sur le trône, etc.

LE ROI.

J'entends du bruit; tout est bien convenu entre nous; tu  
me protèges.

CLÉMENT.

Les arts protéger la gloire!... Sire, c'est un prêt rendu.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES ; DURANÇON, MARCEL, LUDOVIC.

MARCEL, *accourant à Clément.*

Eh ! voilà mon poète. Corbleu ! M. Clément, vous n'êtes jamais arrivé chez nous plus à propos.

CLÉMENT, *bas au Roi.*

C'est lui !

LE ROI, *de même.*

Je l'aurais reconnu.

CLÉMENT.

Eh bien, maître Marcel, tout le monde est donc dans la joie à Reims ?

MARCEL.

Je le crois bien ; après-demain nous couronnons notre Roi, et pour me faire attendre patiemment le bonheur de le voir... aujourd'hui je marie ma fille ; vous voyez que c'est fête partout. (*A Clément en montrant le Roi.*) Ah ! ah ! c'est monsieur votre ami sans doute, quelque jeune seigneur de la Cour ?

LE ROI, *avec candeur.*

Non, maître Marcel, je suis tout bonnement un bourgeois de Paris ; j'ai de l'argent, un bon cœur, et l'on me nomme François.

MARCEL.

Voilà une franchise qui me plaît ; nous nous entendrons. (*Lui tendant la main.*) Touchez là.

LE ROI, *lui prenant la main.*

Volontiers !

MARCEL, *à part.*

Il a une bonne figure. (*Riant.*) Un bourgeois ! moi qui disais tantôt à ma femme que mon ami Clément Maret avait de si belles connaissances ! (*Haut.*) Ah ! ça, messieurs, j'espère

que vous signerez tous deux au contrat de ma petite Marguerite. (*Montrant Durançon.*) Voilà le beau-père, M. Durançon, second échevin de la ville.

DURANÇON, *d'un air important.*

Oui, messieurs, et peut-être bientôt premier échevin ; j'ai la survivance.

CLÉMENT, *d'un air goguenard.*

Je vous en félicite.

MARCEL, *montrant Ludovic.*

Celui-là est le futur.

LE ROI.

Eh ! eh !... votre fille a bon goût.

MARCEL, *au Roi.*

Ah ! ça, vous, l'ami de mon ami, je vous invite à dîner.

LE ROI, *gâtement.*

Cette invitation me plaît ; mais je n'en avais pas besoin pour rester.

MARCEL, *à part.*

Eh bien ! il est sans gêne, M. François. (*Haut.*) Convenez, messieurs, que c'est un fameux privilège pour notre bonne ville de Reims, de couronner tous les Rois de France.

DURANÇON, *d'un air important.*

Eh ! eh ! eh !

MARCEL, *à Durançon.*

Comment ! que voulez-vous dire ?

DURANÇON, *avec le même air.*

Je dis comme vous que c'est fort heureux pour la ville de Reims.

MARCEL.

Corbleu ! si je n'en étais pas un des habitans ; je voudrais le devenir à présent, à cause de ça ! (*Au Roi.*) Dites donc, vous qui habitez Paris, vous devez connaître notre Prince ?... A votre place, moi, j'irais le voir tous les jours : à son balcon, s'entend, parce qu'on n'approche pas les Rois comme on

veut... J'en sais quelque chose... C'est juste, ils ont leurs affaires.

LE ROI, *à part.*

Il est amusant !

MARCEL.

Mais, après-demain, je le verrai tout à mon aise, ce cher François I<sup>er</sup>.

DURANÇON, *d'un air important.*

Après-demain... Après-demain... Je ne m'explique pas.

MARCEL, *le regardant d'un air étonné.*

Comment ! est-ce qu'il y aurait quelque chose de nouveau ?

DURANÇON, *du même air.*

Du nouveau?... Non.

MARCEL, *hésitant.*

Ah ! c'est que vous avez l'air !... (*Regardant Clément.*) Au fait, c'est qu'il a l'air...

CLÉMENT, *regardant en dessous.*

Oui, monsieur paraît instruit de quelque chose de nouveau.

DURANÇON, *d'un air protecteur.*

Pas du tout, messieurs, pas du tout. Je ne m'explique pas.

LE ROI, *bas à Clément.*

Plaisant original ! quelle importance !

CLÉMENT, *bas au Roi.*

C'est une des obligations du métier, Sire ; un second échevin !

MARCEL, *avec inquiétude à Durançon.*

Voyons, mon ami Durançon, parlez-nous à cœur ouvert... Dites-nous si vous auriez appris quelque nouvelle...

DURANÇON, *encore plus grave.*

Je ne sais rien, maître Marcel, rien du tout.

LE ROI, *bas à Clément.*

Je crois qu'il dit la vérité.

LUDOVIC.

Mais, M. Marcel, le garde-notes nous attend.

MARCEL.

Mais il sait bien que je donne 10,000 marcs d'argent à ma fille.

LUDOVIC.

Mais c'est trop, Marcel.

DURANÇON.

Veux-tu bien te taire ? (*A Marcel*) C'est très-bien, Marcel, c'est très-bien... Partons ; allons, venez, Ludovic.

MARCEL.

Allez, je vous suis.

## SCÈNE VII.

LE ROI, CLÉMENT MAROT, MARCEL, *revenant mystérieusement.*

CLÉMENT.

Eh ! mon Dieu, mon cher Marcel, qu'avez-vous donc ?

MARCEL, *à voix basse et regardant autour de lui.*

Est-ce vrai ce que Durançon a paru vouloir dire ?

CLÉMENT.

Quand cela ?

MARCEL

Eh bien ! quand vous m'avez fait un signe de tête.

CLÉMENT.

Ah ! (*Bas au Roi.*) Excellent moyen de vous convaincre !

LE ROI.

Comment !

CLÉMENT.

Écoutez.

MARCEL, *d'un air craintif.*

Vous n'osez me répondre ?

CLÉMENT, *avec une importance mystérieuse.*

Heu!... Heu...

LE ROI.

Où veut-il en venir?

MARCEL.

Là... Ce diable d'échevin ne peut pas avoir une seule pensée que je ne la devine tout de suite. Quand il a été question du Roi, il avait l'air embarrassé : serait-ce quelque nouvelle fâcheuse?

CLÉMENT, *au Roi.*

Il me met sur la voie. (*Haut.*) S'il faut vous l'avouer... Mais, je ne sais pas trop si je dois trahir...

MARCEL.

Parlez... ne suis-je pas tout dévoué à Sa Majesté?

CLÉMENT.

Eh bien ! mais *motus.* (*Bas au Roi.*) Qu'est-ce que je vais lui dire?

LE ROI, *bas à Clément.*

Ma foi, ce que tu voudras.

CLÉMENT.

Ah ! (*Haut.*) On parle d'une guerre nouvelle, des moyens de la faire et de l'embarras du Roi pour avoir...

MARCEL, *vivement.*

De l'argent?

LE ROI.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

CLÉMENT.

Chut !

MARCEL.

Que ne s'adresse-t-il à ses fidèles sujets ? ce n'est pas la première fois qu'on les aura vus tout sacrifier pour soutenir dignement la gloire de leur prince et l'honneur des armes françaises.

CLÉMENT.

Voilà juste le projet du Roi... Et c'est cette nouvelle qui,

arrivée hier à l'assemblée des échevins, donne à Durançon l'air triste que vous avez remarqué.

MARCEL, *avec joie.*

L'air triste... Quand il s'agit de prouver son zèle à un Prince comme celui-là!

CLÉMENT.

Voilà que ça commence.

MARCEL.

Mais votre nouvelle est-elle bien sûre?

CLÉMENT.

Demandez plutôt à monsieur. (*Bas au Roi.*) A vous maintenant.

LE ROI.

Je ne vous cacherai pas qu'à notre départ de Paris, on parlait beaucoup du danger pressant qui menace le Roi. (*Avec importance.*) On allait même jusqu'à dire que si l'on n'avisait promptement aux moyens de le détourner, il ne faudrait pas être surpris de voir reculer le jour de son couronnement.... N'est-ce pas, monsieur Clément?

CLÉMENT.

Hélas! oui. (*Bas.*) Vous mentez fort agréablement.

MARCEL, *vivement.*

Ainsi donc, il n'y a pas un seul instant à perdre!

CLÉMENT.

Quel est votre dessein?

MARCEL.

Vous êtes l'ami du Roi, et vous me le demandez!

LE ROI.

Parbleu! je suis curieux de voir jusqu'au bout.

MARCEL.

Silence! voici le garde-notes et toute ma famille. (*A part.*) Allons, Marcel, il n'y a pas à hésiter.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DURANÇON, M<sup>me</sup> MARCEL, MARGUERITE,  
LUDOVIC, LE GARDE-NOTES.

MARGUERITE, *accourant la première vers son père qui, à l'écart, paraît occupé d'un grand projet.*

Mon père, on nous apporte le contrat.... Mais qu'avez-vous ?

MARCEL, *très-sérieusement.*

Rien.... rien, ma fille.

(*Marguerite doit, pendant toute la scène, paraître très-agitée, et ne pas perdre son père de vue.*)

LE ROI, *d Clément.*

Comme il paraît préoccupé !

LE GARDE-NOTES, *qui s'est assis à une table...*

Monsieur Marcel, vous allez voir que je n'ai rien oublié.  
(*Il veut se mettre en devoir de lire.*)

DURANÇON.

C'est bon ! nous nous en rapportons bien à vous : signons, M<sup>me</sup> Marcel.

LE GARDE-NOTES.

Mais j'y pense, père Marcel, vous ne nous avez pas représenté la dot.

MARCEL, *tranquillement.*

La dot, il n'y en a plus !

DURANÇON.

Hein !

LE GARDE-NOTES.

Comment, plus de dot ?

MARCEL, *avec une bonhomie solennelle.*

Le Roi, en sauvant ma fortune, s'est acquis sur mes biens autant de droits que moi-même : je viens d'apprendre à l'instant qu'il en a besoin, je dois donc les lui réserver.

CLÉMENT, *bas au Roi.*

Entendez-vous, Sire ?

LE ROI, *de même.*

J'ai peine à réprimer ma joie.

MARCEL.

Et tant qu'il sera nécessaire qu'il les garde, je suis dans l'impossibilité de représenter une dot.

M<sup>me</sup> MARCEL.

Par exemple!...

DURANÇON.

S'il n'y a plus de dot, je ne m'explique pas ; mais vous comprenez : plus de mariage....

LES DEUX AMANS.

Comment, plus de mariage !

LE ROI, *à Marguerite.*

Rassurez-vous, mon enfant, je vais arranger tout cela. Mais, M. Marcel, en sacrifiant tous vos biens au roi, vous allez faire le malheur de votre fille.

MARCEL.

Son malheur ! Je suis bien sûr qu'à ma place, ma fille en ferait autant que moi.

MARGUERITE, *retenant ses pleurs.*

Oh ! oui, mon père.

LE ROI.

Mais songez donc que, dans un rang aussi élevé, il est impossible que François I<sup>er</sup> connaisse jamais le dévouement d'un simple bourgeois de Reims.

MARCEL.

Et pourvu que je le sache, moi, monsieur, est-ce que cela ne suffit pas ? (*A part.*) Quel diable de convive monsieur Clément nous a-t-il amené là !

LE ROI, *souriant.*

Mais, monsieur, pour exposer ainsi votre fortune, connaissez-vous bien le Roi ?

MARCEL.

Si je le connais ! Pas précisément, attendu que je ne l'ai jamais vu. Mais qu'importe?... Quant à vous, monsieur, si j'avais su plus tôt votre manière de penser....

LE ROI, à *Clément*.

Il m'enchanté ! (*A Marcel.*) Allons, allons, M. Marcel, ne vous échauffez pas. Tout ce que je vous en dis, moi, c'est pour vous empêcher de faire une folie.

MARCEL, au comble de la colère.

Une folie !.... Le Roi aura tout mon bien.

LE ROI, s'oubliant.

Mais je ne veux pas.

MARCEL.

Comment, vous ne voulez pas ! Eh bien, il est joli celui-là ! et moi je veux ; et s'il me plaît de donner toute ma fortune au Roi, ce n'est pas à vous à m'en empêcher.

## MORCEAU D'ENSEMBLE.

MARCEL.

Vous m'avez entendu, j'espère ;  
Signons, ou bien partez.

DURANÇON.

Partons, partons.

LES DEUX AMANS.

Hélas ! mon père !

LE ROI, les relevant.

Arrêtez !

Mon cher Marcel, si votre maître  
En ces lieux pouvait paraître,  
Il vous dirait, croyez-moi,  
Je ne veux pas.

MARCEL.

Si le roi

En ces lieux pouvait paraître,  
Je lui dirais : Sire, point de courroux ;

## LE BOURGEOIS DE REIMS.

Vous êtes le maître chez vous ,  
 Et seul chez moi je suis le maître :  
 Vous ne voudriez pas, je crois,  
 Toucher au plus beau de mes droits.

LE ROI, à *Clément*.

Ma foi, je n'ai plus rien à dire.

DURANÇON.

Vous ne donnez pas de dot ?  
 C'est là votre dernier mot ?

MARCEL.

Oui, certe.

DURANÇON.

Eh bien ! qu'on se retire ;  
 Mon fils, suivez-moi de ce pas.

LES DEUX AMANS.

Adieu !

LE ROI, à *Clément*.

Je ne veux pas  
 Prolonger leur martyre,  
 Et je vais...

CLÉMENT.

Arrêtez un peu.

M<sup>me</sup> MARCEL, à *Ludovic*.

Ne revenez plus en ce lieu.

LE ROI.

Mais écoutez-moi donc.

MARCEL, en colère.

Corbleu !

M'obéir doit être facile ;  
 Allons, qu'on me laisse tranquille.

*Ensemble.*

LES DEUX AMANS.

Ah ! quel malheur !  
 Hélas ! la tristesse  
 Prend de l'allégresse  
 La place en mon cœur !

## SCÈNE IX.

25

M<sup>me</sup> MARCEL ET DURANÇON.

Ah! quels malheurs!

Hélas! la tristesse

Prend de l'allégresse

La place en leurs cœurs.

LE ROI ET CLÉMENT.

Ah! quel bonheur!

Une douce ivresse

Prendra de la tristesse

La place en leur cœur.

MARCEL.

Ah! quel bonheur!

Je veux au Roi sans cesse

Prouver la tendresse

Qui règne en mon cœur.

(*Durançon emmène son fils par le fond, M<sup>me</sup> Marcelle sa fille par un des côtés. Le roi court à eux pour s'expliquer : mais Clément le retient, tandis que Marcel sort par la droite.*)

## SCÈNE IX.

LE ROI, CLÉMENT MAROT.

CLÉMENT.

Eh bien, Sire, quand je vous le disais....

LE ROI.

Mon cher Clément, que de remerciemens je te dois!

CLÉMENT.

J'espère que vous ne doutez plus à présent de ce que dans une pareille occasion tous les Français feraient pour vous.

LE ROI.

Vive Dieu! le succès a surpassé mon espérance. Comme l'âme simple et naïve de ce bon Marcel s'est montrée à découvert!.... Dans quelle colère il est entré quand j'ai eu l'air de dire du mal de moi! J'ai vu le moment où il allait me mettre à la porte.

CLÉMENT.

Ma foi... si après une pareille preuve de dévouement Votre Majesté n'est pas satisfaite, il faut convenir qu'elle est bien difficile.

LE ROI.

Mais c'est assez leur donner d'inquiétude. Je me reprocherais toute ma vie un bonheur qui troublerait plus longtemps le repos de mes fidèles sujets, et je vais sur-le-champ...

CLÉMENT.

Eh bien, que Votre Majesté commence donc par rassurer cette belle affligée.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, MARGUERITE, *une petite boîte sous le bras.*

LE ROI, *allant au devant d'elle.*

Venez, ma chère enfant, je veux vous consoler.

MARGUERITE.

Me consoler! Et de quoi? Mon père a très-bien fait. Mais pardon, monsieur... C'est à monsieur Clément...

CLÉMENT.

Me voici, charmante Marguerite. Mais quel est ce joli coffret?

MARGUERITE.

M. Clément, mon père, en destinant ses biens au roi, vient d'offrir à tous les Français un exemple touchant; moi, de mon côté, je voudrais en donner un tout semblable aux Françaises. Je ne regrette qu'une chose, c'est que les preuves de mon dévouement pour notre bon prince ne soient pas plus fortes.

LE ROI.

Comment!

MARGUERITE.

Hélas! une jeune fille n'a pas beaucoup d'argent... Mais

j'ai joint à mes petites épargnes les bijoux que mon père m'avait donnés pour me parer le jour de mon mariage : j'ai mis tout cela dans ce coffre, et comme vous voyez souvent le roi, je viens... je viens vous prier de vous en charger, et de le remettre de ma part à Sa Majesté.

LE ROI, *regardant Clément.*

L'aimable enfant !

MARGUERITE *présente son coffret à Clément.*

N'est-ce pas que vous le lui donnerez ?

CLÉMENT, *le prenant.*

Oui, charmante Marguerite. (*Le donnant au roi.*) Tenez, François.

MARGUERITE.

Que faites-vous donc ?

CLÉMENT.

Je le donne à monsieur pour que le roi l'ait plus vite.

MARGUERITE, *par souvenir.*

Ah ! mon Dieu !

LE ROI.

Qu'avez-vous donc ?

TRIO.

MARGUERITE.

Une bague est dans la cassette.

CLÉMENT, *souriant.*

Ah ! c'est un don de votre amant ?

LE ROI.

J'entends ; votre cœur la regrette ?

MARGUERITE.

Je dois conserver son présent.

LE ROI.

Voyons donc, ma chère enfant.

MARGUERITE.

Cet anneau, gage de sa foi,

## LE BOURGEOIS DE REIMS.

Peut seul adoucir ma souffrance :  
Le conserver n'est pas, je pense,  
Faire beaucoup de tort au Roi.

LE ROI.

Reprenez-le, je vous en prie.

CLÉMENT.

Reprenez tout, ma chère enfant.

MARGUERITE.

Je garde ma bague chérie ;  
Le reste m'est indifférent.

CLÉMENT.

Femme jolie  
Vous sacrifie  
Un don charmant  
De son amant ;  
C'est fort touchant,  
Assurément.  
Mais qu'elle oublie,  
Pour sa patrie,  
Jusqu'à sa coquetterie,  
Ah! sire, quel dévouement!

*Ensemble.*

MARGUERITE.

Plus d'espérance !  
Quelle souffrance !  
Je sens mon cœur  
Qui, de douleur,  
Hélas! s'agite ;  
Il bat, il palpète ;  
Ah! Marguerite,  
Bonheur te quitte,  
Et le plaisir  
D'ici va fuir.

LE ROI ET CLÉMENT.

Que d'innocence !  
Que de décence !  
Je sens mon cœur  
Qui, de bonheur,  
Bat et palpète ;  
Et la conduite  
De Marguerite,  
Ici, m'invite  
Au doux plaisir  
De me trahir,  
De la chérir.

LE ROI.

Ainsi, sans regrets, sans murmures,  
Au Roi vous offrez pour jamais  
Ces bijoux, ces riches parures,  
Si dignes de tous vos attraits.

MARGUERITE.

Oui, sans regrets, sans murmures,  
 Au Roi j'offre ici pour jamais  
 Ces bijoux, ces riches parures,  
 Dont n'ont plus besoin mes attraits.

CLÉMENT.

A peine au printemps de la vie,  
 Renoncez-vous donc à charmer?

MARGUERITE.

A quoi sert-il d'être jolie,  
 Lorsqu'on nous défend d'aimer?

*Ensemble.*

MARGUERITE.

Plus d'espérance! etc.

LE ROI ET CLÉMENT.

Que d'innocence! etc.

## SCÈNE XI.

MARGUERITE, *seule.*

Ce monsieur est bien singulier! en me parlant, il avait un accent qui m'a touché jusqu'aux larmes... Allons, on va donner, au Roi les bijoux qui devaient demain m'embellir aux yeux de Ludovic. (*Poussant un profond soupir.*) Hélas!

## ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pour plaire à l'ami de mon âme,  
 Ces bijoux m'offraient leur secours;  
 Et, pour éterniser sa flamme,  
 Je voulais les garder toujours.  
 J'ai dû m'en défaire bien vite,  
 Et, je le dis en vérité,  
 C'est pour que le prince en profite...

*( Se regardant au miroir, )*

Pourtant, ils m'auraient bien été!

## DEUXIÈME COUPLÉ.

Cet écriu, que je sacrifie,  
 Du prince écartant maint péril,  
 Doit être utile à ma patrie :  
 Mais le Roi l'acceptera-t-il ?  
 Dans l'attente de sa réponse,  
 Je le répète, en vérité,  
 C'est sans regret que j'y renonce...

( *Se regardant au miroir.* )

Pourtant, il m'aurait bien été!

J'aperçois Ludovic, tâchons de le consoler.

## SCÈNE XII.

MARGUERITE, MARCEL, LUDOVIC, M<sup>me</sup> MARCEL.

LUDOVIC.

Mais écoutez-moi donc, maître Marcel.

MARCEL.

Non, te dis-je, mon parti est pris, et mon argent est prêt.

LUDOVIC.

Eh! il s'agit bien de votre argent!

MARCEL.

Comment!..... Que dis-tu?

LUDOVIC.

Je dis que toute la ville est dans la joie, que le roi va arriver, et que toutes les nouvelles qu'on vous a données étaient autant de contes que l'on vous faisait.

M<sup>me</sup> MARCEL, MARGUERITE.

O ciel! s'il était vrai!

MARCEL.

Impossible ! M. Clément est trop bien instruit... et il n'aurait pas voulu me tromper.

LUDOVIC.

Bah ! un poète, ça ne dit jamais la vérité... par état ; et tenez, voilà mon père qui revient de l'assemblée des échevins ; il doit en savoir là-dessus plus que moi.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; DURANÇON, *arrivant toujours gravement.*

MARCEL, *courant à Durançon.*

Voyons, voyons, mon cher Durançon, parlez ; serait-il vrai... ?

LUDOVIC.

N'est-ce pas, mon père, qu'il est vrai... ?

DURANÇON.

Il est vrai qu'il vient de m'arriver une aventure fort désagréable !

MARCEL, *l'interrompant.*

Très-bien ; mais le Roi ?

DURANÇON.

Une aventure qui a failli compromettre mon caractère et ma dignité.

TOUS.

Expliquez-vous.

DURANÇON, *gravement.*

Lorsque je vous quittai, le cœur navré de douleur du sort de notre bon Roi, je me rendis de suite à l'Hôtel-de-Ville, où je trouvai toutes nos autorités réunies. Dieu ! quel coup d'œil ! Le parlement ne représente pas mieux ! et je dois dire, en passant, que le corps des échevins se faisait particulièrement remarquer par sa belle tenue.

MARCEL, *impatié.*

Achevez !

DURANÇON.

Je m'avance ; je demande la parole, et je l'obtiens au préjudice de trois grands baillis : faveur dont l'assemblée n'a point eu à se repentir... car les trois grands baillis parleraient peut-être encore, tandis que moi...

MARCEL.

Au nom du ciel, finissez-en !

DURANÇON.

M'y voilà. Je prends un ton pathétique ; car enfin, si les sénéchaux avaient pleuré, je n'aurais pas voulu rester au-dessous de mes supérieurs pour la sensibilité... La justice est si belle quand elle est émue ! Je raconte enfin la nouvelle désastreuse que vous nous avez apprise. Que croyez-vous qu'ils aient fait ?

TOUS.

Eh bien ?

DURANÇON.

Ils m'ont ri au nez !

MARCEL.

Pas possible !

M<sup>me</sup> MARCEL.

Ils ont osé ?

DURANÇON.

Ils l'ont osé... Je cherche à ramener l'ordre et l'attention par mon air grave et convaincu... Oh ! alors la gaîté devient générale : baillis, échevins... tout le monde rit... Je sors ; trois sergens de la ville qui gardaient la porte me reconnaissent, me saluent, et rient ; enfin une preuve positive que j'ai raconté une sottise à la cour, c'est que le grand sénéchal a ri aussi, lui qui ne rit que dans les grandes occasions... Ma foi ! entraîné par l'hilarité générale, je l'ai partagée, et je ris moi-même en vous racontant tout cela.

MARCEL ; *sérieusement.*

M'aurait-on trompé... ? Quelle apparence... ! Pourtant, si le Roi n'avait pas besoin de mon argent, je marierais ma petite Marguerite.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; UN PAGE.

LE PAGE, *entrant.*

Maître Marcel, François I<sup>er</sup>, qui vient d'arriver à Reims, me charge de vous annoncer que dans quelques instans, il va venir vous demander à dîner.

TOUS, *avec la plus grande surprise.*

Est-il possible !

MARCEL, *tremblant de joie.*

A dîner !.... à moi !.... le Roi ! M. le page, mon cher ami, ne me trompez-vous pas ? (*Courant à sa fille.*) Ma femme ! (*Courant à sa femme.*) Ma fille ! M. Durançon ! Le Roi dîner chez nous !

DURANÇON, *sérieusement.*

Il faut vous occuper du repas ; il est accoutumé à une bonne table.

MARCEL.

Ah ! mon Dieu, j'y pense ; le Roi veut peut-être dîner avec nous en famille ! Passe encore pour M. Clément qui est son ami ; mais ce M. François qu'il nous a amené, et que j'ai invité.... de bon cœur à la vérité.... mais son ton.... ses manières... son opinion...

DURANÇON, *à Marcel.*

Il est sûr que ce convive-là pourra bien ne pas plaire à Sa Majesté.

MARCEL, *effrayé.*

Vous croyez ? Ah ! mon Dieu , le voilà ! comment faire ?  
Allons, il n'y a pas à hésiter.

(*Il court au Roi, qui entre dans son premier costume.*)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE ROI, CLÉMENT MAROT.

MARCEL.

Ah ! c'est vous, M. François ? Enchanté, ravi de vous revoir !... Mais comme entre amis on ne se gêne pas, et que vous êtes des nôtres... je vais vous prier sans façon de... (*Il lui montre la porte.*)

LE ROI, *suivant son geste de l'œil.*

De quoi ?

CLÉMENT.

Y pensez-vous, Martel ?

MARCEL.

Laissez donc ! laissez donc ! je sais ce que je fais. (*Au Roi.*)  
Vous comprenez.... un jour où l'on marie sa fille....

LE ROI, *étonné.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MARCEL, *très-embarrassé.*

C'est que, voyez-vous, nous aurons aujourd'hui un grand repas.

LE ROI, *riant.*

De par Dieu ! je le sais, maître Marcel, et je compte bien en prendre ma part, puisque vous m'y avez engagé.

MARCEL.

Oui... je vous ai engagé... pour demain.

LE ROI, *riant.*

Pour demain ? du tout, c'est pour aujourd'hui.

CLÉMENT.

Je suis témoin.

MARCEL.

Pourtant je crois bien, me rappeler...

LE ROI, *insistant.*

Oh ! non, c'est bien pour aujourd'hui.

MARCEL.

Eh bien, tenez, je ne sais pas faire de contes, moi. Voilà ce que c'est : François I<sup>er</sup> me fait l'honneur de venir ici... Vous sentez que je ne devais pas m'y attendre, et comme il ne vous connaît pas... et puis ce matin, vous n'avez pas eu l'air de l'aimer beaucoup... Vous seriez peut-être mal à votre aise.

LE ROI.

Non, je vous assure que le Roi ne me gênera pas.

MARCEL.

Eh bien, oui ; mais vous le gêneriez peut-être...

LE ROI.

Alors, maître Marcel, quand on veut renvoyer les gens, on ne les invite pas d'une manière aussi précise, et par une lettre encore.

MARCEL.

Une lettre !... Ah ! par exemple, monsieur François, c'est trop fort !

LE ROI.

Je vous assure que vous m'avez écrit. (*Lui présentant tranquillement sa lettre avec un sourire malin.*) Voyez vous-même.

MARCEL.

Laissez donc ! je suis bien certain... (*Prenant la lettre.*) Que vois-je ! le billet que j'écrivis, il y a trois ans, au comte d'Angoulême.

LE ROI, *avec sensibilité.*

Par la grâce de Dieu ! mes affaires m'appelant dans deux jours à Reims, j'ai voulu faire honneur à votre invitation.

MARCEL, *tombant aux genoux du Roi.*

Ah ! Sire, vous ne serez pas trop bien traité.

LE ROI.

Qu'importe ! si le vin est bon... Vous voyez que je suis exact. (*Montrant l'horloge.*) Il est onze heures. (*Tous veulent se jeter aux pieds du Roi qui les relève.*) Relevez-vous, mes enfans ; un Roi est trop heureux quand il peut avoir ainsi son couvert mis chez chacun de ses sujets.

DURANÇON.

Il est sûr comme cela de ne jamais mourir de faim.

LE ROI.

Avant de me faire connaître, j'ai voulu juger par moi-même du cœur de mes bons bourgeois. Je suis content de mon épreuve.

MARCEL.

Sire, ils me ressemblent tous.

LE ROI, *à Marcel.*

Mon cher Marcel, vos nobles sentimens méritent une récompense ; je vous crée premier échevin de notre bonne ville de Reims ; et comme il est un peu tard pour que je puisse dîner aujourd'hui chez vous, eh bien, ce sera vous qui viendrez dîner chez moi.

MARCEL.

Ah ! Sire ! (*A part.*) Quel honneur pour les Marcel !

DURANÇON, *à part.*

Voilà le moment de me montrer. (*Haut.*) Sire, de père en fils, échevin de la ville de Reims, j'ai toujours eu le privilège de complimenter les Rois à leur couronnement : permettez donc que je m'acquitte de ce devoir.

CLÉMENT, *riant de l'impatience du Roi.*

C'est juste, Sire !

DURANÇON, *après avoir toussé.*

Lorsqu'en 420, notre premier Roi Pharamond fut proclamé sur un pavois par ses troupes ; lorsqu'en 428 ou 438 son fils

Clodion, dit le Chevelu, lui succéda ; lorsqu'en 450 ou 460 (je ne m'explique pas) Mérovée, fils du précédent... fils du précédent...

CLÉMENT, *bas au Roi.*

Il paraît qu'il veut nous faire l'histoire de tous les Rois de France.

LE ROI.

Ah ! mon Dieu ! et moi qui suis le cinquantième. (*Haut vivement.*) M. l'échevin ; lorsque mes prédécesseurs furent complimentés, ils avaient sans doute diné, et moi je meurs de faim... Allons nous mettre à table.

MARGUERITE, *s'avançant timidement.*

Sire, vous n'avez plus besoin de mon petit trésor ?

LE ROI.

C'est trop juste, charmante enfant ; je dois vous le rendre. (*Il fait signe au Page.*)

## SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PLUSIEURS SEIGNEURS, PAGES, *portant une riche corbeille et d'autres présents.*

### FINALE.

CHOEUR DE SEIGNEURS ET DE PAGES.

A la voix de notre maître,  
Nous accourons tous en ces lieux :  
Lorsqu'on le voit paraître,  
Tous les cœurs sont heureux.

LE ROI, *prenant la corbeille et la présentant à Marguerite.*

Marguerite, je vous donne  
Cet écriin qui vous est bien dû.

(*Mettant une couronne de fleurs d'oranger sur sa tête.*)

Prenez aussi cette couronne,  
Emblème de votre vertu.

(A. M<sup>me</sup> MARCEL)

Mon amitié vaut plus que son gage,

Ici s'acquitter aussitôt :

Recevez-en ce témoignage.

M<sup>me</sup> MARCEL, à HATTE

Il a bien payé son écot.

TOUS.

A la voix de notre maître, etc.

CHOEUR DE PEUPLE, dans l'éloignement

Que François à nos yeux paraisse !

Heureux de vivre sous sa loi,

Prouvons-lui notre tendresse :

Vive le Roi !

LE ROI

Mais quels sont ces chants d'allégresse ?

Quels sont ces transports de bonheur ?

CLÉMENT.

Pour bien comprendre leur ivresse,

Sire, consultez votre cœur.

( On ouvre les portes au fond ; les diverses corporations de la ville entrent suivies d'une foule de gens du peuple. )

CHOEUR DU PEUPLE.

Que François à nos yeux paraisse, etc.

CLÉMENT, au Roi.

De votre règne qui commence

Déjà vous voyez les effets :

Dans vos vertus tous les Français

Placent leur plus chère espérance.

Sire, dans ces heureux instans,

Pour jouir de l'amour sincère

Qu'ils portent si bien à leur père,

Laissez approcher vos enfans.

LE ROI.

Quand l'amour, qui dans leurs yeux brille,

Sur eux me rend fier de régner,

Ah ! de moi pourrais-je éloigner

Ceux qui composent ma famille ?

Accourez tous... je vous attends !

Quel tableau touchant pour la terre,  
Que de voir un monarque, un père  
Environné de ses enfans!

*Ensemble général.*

CLÉMENT, MARCEL, M<sup>m</sup>e MARCEL, MARGUERITE, LUDOVIC,  
DURANÇON.

A l'aspect de notre maître,  
Le bonheur habite ces lieux;  
Lorsqu'on le voit paraître;  
Tous les cœurs, tous les cœurs sont heureux.

CHOEUR.

A la voix de notre maître,  
Réunissons-nous en ces lieux;  
Lorsqu'on le voit paraître,  
Tous les cœurs, tous les cœurs sont heureux.

FIN.